

Faculté des Lettres

22 Octobre 1940

ALLOCUTION
de M. le Doyen DUGAS

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ 1939-1940



1941

Bibliothèque Maison de l'Orient



171966

FACULTE DES LETTRES

22 Octobre 1940

Allocution de M. le Doyen DUGAS

MONSIEUR LE RECTEUR,
MES CHERS COLLÈGUES,
MESEMOISELLES, MESSIEURS,

M. le Ministre de l'Instruction publique a décidé que, cette année, une des premières séances serait, dans chaque Faculté, consacrée à rappeler, tels que les a définis M. le Maréchal Pétain, les traits essentiels de la figure de la France. D'autre part, le Conseil de l'Université a jugé préférable de supprimer la séance solennelle de rentrée. La réunion intime qui nous assemble au seuil de l'année, chef de l'Université, professeurs, étudiants, a donc à la fois pour but de satisfaire aux instructions de M. le Ministre et de remplacer la séance, plus imposante mais aussi plus mondaine, par laquelle l'Université avait traditionnellement l'habitude de marquer la reprise de son enseignement. Cette séance sera brève et je n'ai pas l'intention de vous retenir longtemps. Je voudrais seulement appeler votre attention sur deux ou trois points qui, dans les circonstances actuelles, me paraissent plus particulièrement s'imposer à nous tous.

Mesdemoiselles et Messieurs, l'année qui vient de se terminer a vu, avec l'effondrement de notre pays, la ruine du monde dans lequel se sont écoulées soit votre enfance et votre jeunesse, à vous étudiants, soit vingt années de notre vie, à

nous professeurs. Quoi qu'il sorte de la présente tempête, une chose paraît certaine : ni le monde dans lequel ont grandi les hommes de ma génération, le monde d'avant 1914, ni le monde dans lequel, jeunes gens d'aujourd'hui, vous avez vécu, ne ressusciteront. L'enfantement de la nouvelle Europe se fait dans la douleur. Ici, quelles que soient les épreuves que vous avez traversées cette année, dans cette maison que vous retrouvez telle qu'elle était il y a un an, dans ce décor familier où rien ne paraît changé, vous avez, nous avons peut-être quelque peine à nous l'imaginer ; et nous risquons de nous laisser aller, dans cette ville rendue au travail et au calme, à oublier ce qui s'est passé, ce qui s'est passé et ce qui se passe. En cette rentrée 1940 notre premier devoir est de nous rappeler la somme exceptionnelle de souffrance que, pour la défense de la France, de son territoire et de son idéal, les mois qui viennent de s'écouler, les mois de l'attente, de la lutte et de la défaite, ont apportée à notre pays et à ses amis. Je ne voudrais pas que notre souvenir pieux se bornât à la commémoration de nos morts. Sans doute c'est à nos soldats tombés pour la Patrie que doit aller, en premier lieu, l'hommage de notre pitié ; mais, si le vers du poète n'est pas vain : « Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre », n'est-ce pas aussi d'autres souffrances que doit évoquer notre pitié ? Pensons aux blessés, aux malades, aux mutilés, à ceux que la bataille a rendus infirmes pour la vie ; pensons aux prisonniers pour qui les jours se succèdent tous pareils, n'apportant qu'une espérance indéfiniment déçue ; aux familles en qui la guerre a créé un grand vide ; à tous ceux que la tempête a arrachés de leur sol, jetés errants sur les routes, dispersés aux confins de la France ; à ceux qui, l'accalmie venue, se sont retrouvés seuls, sans famille, sans foyer, privés de tout ce qui avait été jusqu'alors le but et le soutien de leur vie ; aux vie-

times nouvelles que les remous de l'orage menacent encore d'engloutir : souffrances d'hommes, souffrances de femmes, souffrances d'enfants ; souffrances physiques, mais plus encore d'ordre sentimental et moral ; souffrances qui ne sont pas seulement d'hier mais d'aujourd'hui et de demain.

Notre Faculté a accueilli beaucoup d'étudiants réfugiés, et nous savons tous quelles épreuves ils ont subies, quelles épreuves les attendent encore, eux et leurs familles. Dans la tranquillité retrouvée de nos exercices universitaires gardons vive en nos cœurs la sensation de cette vague de souffrance qui, cette année, a recouvert notre pays et ne cesse de déferler sur lui. C'est dans ce rappel, non seulement des morts mais de tous les deuils et de toutes les misères de la France, de celles de l'année écoulée, de l'heure présente, des journées qui viennent, que nous observerons maintenant, suivant le rite traditionnel du recueillement et de la piété, une minute de silence... (*Minute de silence.*)

Mesdemoiselles et Messieurs, notre réunion d'aujourd'hui n'a pas seulement pour but ce rappel et cet hommage. Elle doit être aussi consacrée à rechercher comment, dans notre sphère à nous, nous pouvons, répondant à l'appel de M. le Maréchal Pétain, travailler à ce qui est maintenant pour nous tous, jeunes et vieux, une obligation majeure : la reconstruction de la France. Or, que venez-vous apprendre dans cette maison ? Ce sont avant tout, par le moyen de disciplines diverses, les règles du travail intellectuel ; vous venez les apprendre afin de les pratiquer vous-mêmes et afin de les enseigner à ceux dont la formation intellectuelle sera votre mission nationale. Le fait même de vous inscrire dans une Faculté est un acte de foi aux choses de l'esprit. Et je vous dirais volontiers, reprenant en les adaptant quelque peu les expressions mêmes du Chef de l'Etat français, mais, j'en suis cer-

tain, pleinement d'accord avec lui : « Le travail de l'esprit, lui, ne ment pas... Une intelligence qui tombe en friche c'est une portion de France qui meurt. Une intelligence de nouveau fécondée, c'est une portion de France qui renaît. » On a parfois reproché à l'intelligence d'avoir été incapable d'écarter de nous le malheur, et on lui a opposé les mérites de l'énergie, dont la pratique aurait pu nous sauver. Pour ma part, je comprends malaisément cette opposition, et ce qui me frappe surtout dans la genèse des événements actuels, c'est la carence de l'intelligence française, l'oubli des plus saines, des plus sûres méthodes du travail intellectuel. Ne confondons pas l'intelligence avec sa contrefaçon, le raisonnement juste avec le sophisme. Le travail intellectuel dont nous avons à vous enseigner la pratique consiste précisément à distinguer le vrai et le faux, la réalité et l'illusion, les exercices fallacieux des acrobates du verbe et le probe effort des artisans de la vérité. C'est à ce but unique que tendent dans leur variété les exercices et les enseignements que vous trouvez à l'Université, depuis les plus modestes d'apparence jusqu'aux plus difficiles et aux plus élevés. Un thème grec, une version latine, un devoir de grammaire, n'est-ce pas tout d'abord la recherche de ce qu'ont voulu réellement dire les auteurs à interpréter, et y a-t-il critère plus efficace pour apprécier la solidité d'une pensée, la rectitude d'une démonstration que les exercices de traduction et d'analyse ? L'explication de texte, texte historique ou littéraire, texte français, de langue vivante ou de langue morte, c'est la recherche précise de la réalité, psychologique ou matérielle, recouverte par les mots. L'analyse philosophique, n'est-ce pas la détermination du contenu concret des idées, celle même des réalités qui s'expriment à travers les formes relatives de la connaissance humaine ? Et les exposés de tout genre qui, écrits ou oraux, tiennent tant de

place dans nos conférences, c'est la discrimination et la présentation des éléments vrais d'une question, des éléments qui emportent la décision et le jugement. Le travail intellectuel tel que nous avons à vous l'enseigner ici, tel que, futurs professeurs, vous aurez à l'enseigner vous-mêmes, c'est donc avant tout une méthode de compréhension précise, claire, si possible profonde, des données qui font l'objet de nos études. Dans toute entreprise de la vie les qualités acquises par le maniement de cette méthode trouvent leur application. Pour reconstruire solidement sa maison ruinée la France doit la fonder sur des notions concrètes, des idées nettes, un idéal lumineux qui, pour être des éléments de force, doivent devenir des réalités vivantes élaborées ou assimilées par toutes les intelligences de la nation. Que d'erreurs, que de fautes nous auraient été épargnées si les règles de la méthode cartésienne n'avaient jamais été oubliées dans notre pays !

Consacrez-vous donc, de tout l'élan de votre jeunesse, au travail intellectuel. Dans l'effort actuel de relèvement national il n'y a guère de vocation plus haute, d'activité plus utile, d'exigence plus pressante que la culture de l'intelligence, que l'éducation des intelligences. Dans notre misère présente tâchons d'utiliser au maximum, sans en dédaigner aucune parcelle, les richesses qui nous restent : la terre française, l'intelligence française.

Le travail intellectuel, comme tout travail, a ses joies : joie de la conception, joie de la réalisation, joie de la réussite ; il a ses peines aussi : tristesse de l'insuccès, soumission à cette grande loi de l'effort qui régit toute œuvre humaine. Pour vous cette année, je le sais, la vie est particulièrement dure ; à l'âge où vous êtes en train soit de vous orienter, soit de vous constituer une position, vous subissez plus cruellement que tous autres le contrecoup des événements : obscurité de l'ave-

nir, difficultés matérielles d'existence. Quelle voie devez-vous suivre, dans ce monde nouveau qui s'élabore, pour être assurés de vous organiser une vie à peu près normale ? Comment, pour l'heure présente, pouvez-vous parer aux nécessités immédiates ? Vos inquiétudes, nous les connaissons et, dans la mesure du possible, nous essayons d'y porter remède. N'hésitez donc pas à nous faire part de vos incertitudes et de vos soucis. Recteur, doyen, professeurs, nous sommes tous prêts à vous accueillir et à vous écouter. Venez sans scrupule taper à nos portes non seulement pour nous consulter sur vos études, mais pour nous soumettre les difficultés diverses qui peuvent vous arrêter. Si bien souvent, je le crains, nous serons obligés d'avouer notre impuissance, j'espère aussi qu'en d'autres cas nous aurons la satisfaction de vous être utiles. Mais ne vous faites pas d'illusion ; les années qui viennent nous apportent à tous, avec un surcroît de labeur, une diminution de la récompense matérielle de ce labeur. Sachons, les uns et les autres, ne pas nous plaindre et lutter, lutter pour résoudre les difficultés de chaque instant, lutter pour préparer et créer l'avenir, votre avenir qui se confond avec celui de la France. Vous connaissez le mythe de Pandore, coupable d'avoir déchainé sur l'humanité tous les maux emprisonnés dans un récipient d'argile ; du moins les dieux pitoyables y avaient-ils associé l'espérance. Dans le déchainement actuel de calamités, au seuil de cette nouvelle année universitaire, dans cette maison de travail et d'étude où nous nous sentons relativement à l'abri, trois devoirs, me semble-t-il, s'offrent plus impérativement à nous, à nous tous : vivre en sympathie avec ceux à qui la guerre a imposé, continue à imposer les plus dures épreuves ; nous consacrer avec amour, avec foi, au maintien de cette tradition française de travail intellectuel que l'Université a la haute mission de préserver ; enfin — et c'est là

aussi un devoir et une vertu — cultiver précieusement l'espérance. Permettez-moi de conclure en vous citant les lignes par lesquelles s'achevait, il y a quelque cent ans, un petit livre de compassion et de foi (1) :

« Lorsque, après les fatigues de la journée, le laboureur voit le soir venir, il rentre en paix dans sa chaumière, songeant à la moisson cachée dans les guérets, que les nuées humecteront de leurs tièdes ondées, que le soleil mûrira ; car il sait que la nuit ne sera point éternelle. »

(1) *Le Livre du Peuple*, de Lamennais.